

05/02/2014



**RÉFLEXIONES** - *Saudade*. La nostalgie, en portugais. Lorsqu'elle évoque le Brésil, le mot lui vient presque immédiatement aux lèvres. Sœur Catherine Chévrier, 52 ans, auxiliaire du sacerdoce, est rentrée d'Amérique latine il y a moins d'un an, après treize années passées là-bas. C'était en avril 2013. Neuf mois plus tard, la religieuse, de retour en France pour prendre la tête de sa congrégation, pense toujours à la communauté qu'elle a quittée, de l'autre côté de l'Atlantique. « Ce n'est pas une nostalgie tournée vers le passé, mais plutôt un manque », explique-t-elle. Quel que soit le nom qu'ils lui donnent, ils sont nombreux, parmi les prêtres diocésains, religieux et religieuses revenant chaque année d'une longue mission à l'étranger, à partager cette impression. Une sorte de mal du pays inversé. Comme si, au fil des années, la région qu'ils avaient rejoint pour une mission s'était substituée à leur terre natale.

Pourtant, se sachant susceptible d'être rappelée par sa congrégation, Sœur Catherine s'était préparée à un tel changement. Par une retraite ignatienne de trente jours, effectuée l'an dernier au Brésil, mais aussi par une formation accélérée de ceux qui pouvaient lui succéder. « Le choc du départ a été moins fort. » Au printemps, elle est passée, sans transition, de l'avion qui la ramenait de Salvador de Bahia, à son bureau parisien de supérieure générale.

Paradoxalement, admet-elle, l'enchaînement d'activités très différentes l'a peut-être aidée à ne pas sombrer dans la mélancolie. Pourtant, elle ne peut s'empêcher de relever, depuis son retour, le rythme de vie parisien – « trop rapide » –, l'insolente abondance de nos sociétés occidentales, et le pessimisme qui les rongent. Du Brésil, la religieuse aura retenu la « confiance fondamentale en Dieu ». « Je me souviens de mères dont les fils étaient morts dans la drogue me disant : "Dieu est là. Il ne me lâchera pas." » De là-bas, elle aura aussi rapporté un nom – Catarina – toujours utilisée par les autres religieuses de la communauté pour la désigner.

L'expérience de la missionnaire brésilienne est comparable par bien des aspects à celle de Sœur Marie-Claire Combot, 76 ans. Installée dans le salon de l'appartement de banlieue parisienne où vit sa communauté des Filles du Saint-Esprit, la religieuse, arrivée en octobre d'Afrique, retrace son parcours. Les yeux au loin, cette ancienne syndicaliste ouvrière évoque ses vingt-quatre dernières années en Afrique, au Cameroun d'abord, puis au Burkina Faso. Les raisons de son départ ? « Ma santé et mon âge. Je me sentais de plus en plus inadaptée », relate la religieuse. À Noisy-le-Grand, il a fallu se réhabituer à pianoter un code pour entrer dans sa résidence, à fermer la porte à clé. « Mon corps doit aussi se familiariser à la rigueur du climat, surtout en hiver. L'esprit a également besoin de se renouveler. »

Trois mois après son arrivée en France, même si sa pensée, explique-t-elle sans fausse pudeur, est souvent tournée vers l'Afrique, la religieuse ne regrette pas d'être partie. « Cela peut paraître assez étrange, mais je n'ai aucune amertume. Je suis sans doute rentrée au bon moment. » Pourtant, son retour n'a pas fait taire l'interrogation qui l'habite depuis des années. Peut-être l'a-t-il même accentuée : « Ai-je suffisamment et vraiment évangélisé ? Cette question sera valable toute ma vie. » Ces derniers jours, la religieuse a poussé la porte du Centre Sèvres, animé par les jésuites, à Paris, pour faire le point sur son expérience africaine. « C'est indispensable pour reconnaître la place de Dieu dans ma vie. Pour voir ce qu'il a fait, et la manière dont je me suis laissé faire, ou non. » Un moyen aussi pour découvrir la manière dont elle pourra se rendre utile, ici en France. « Je pense qu'il me faudra environ un an pour me poser. »

Onze ans après son retour, le P. Michel de Gigord, 73 ans, parle toujours de ses « racines » philippines. Après neuf ans en Malaisie, ce prêtre des Missions étrangères de Paris (MEP) a travaillé vingt-deux ans sur l'île de Mindanao, dans le sud des Philippines, d'où il est revenu en 1999. Guère besoin de l'encourager beaucoup pour qu'il raconte en détail ses années

asiatiques, faites de dialogues entre chrétiens et musulmans, mais aussi de deux prises d'otage dont il fut victime... Il relate aussi ce jour de 1992 où « une voix » lui murmure : « Pourquoi ne reviendrais-tu pas pour donner quelques années de ta vie de prêtre pour ton propre pays ? », entend-il en lui-même. « Cet appel, je l'ai mis de côté. » Mais au fur et à mesure des séjours dans l'Hexagone, il se fait de plus en plus insistant, jusqu'à devenir trop fort pour pouvoir être enfoui plus longtemps. Six ans et deux allers-retours plus tard, le prêtre contacte ses supérieurs, qui finissent par accepter son retour. « En 1999, la mort dans l'âme, j'ai quitté en pleurant les Philippines. Ce n'est pas moi qui voulais partir ! C'était la voix ! » Le prêtre prend six mois pour écumer les paroisses de France, avant de se mettre à la disposition de son évêque, à Dijon. « J'ai découvert un pays dans lequel j'étais profondément étranger. En trente-six ans, j'avais raté tant de choses... », se souvient-il, dans son bureau où il a parsemé de grandes photographies d'Asie du Sud-Est. Le missionnaire aux mille vies trépidantes est devenu curé à Auxonne (Côte-d'Or), dans la campagne bourguignonne où il est chargé de 13 clochers.

Le prêtre n'a pas tout à fait perdu cette propension à comparer les deux pays, mais il a cessé cette confrontation systématique que ses amis avaient fini par lui reprocher. « La seule condition pour pouvoir me réadapter était de dénicher ici des motifs d'émerveillement, comme j'en avais trouvé en partant là-bas. » Il loue aujourd'hui les mérites de la France, « pays créatif » où le clergé est « bien formé », ainsi que la « qualité des lieux de pèlerinage et de retraite ». Le cheminement n'a pas toujours été facile, comme en atteste cette crise dont le P. de Gigord est sorti il y a quelques mois. Deux années au cours desquelles il a « perdu l'espérance », découragé par des assemblées clairsemées, par l'énorme disproportion entre le nombre d'enfants baptisés et celui des familles pratiquantes. « La seule chose qui me restait était la joie de célébrer l'Eucharistie. » Pensif, il poursuit : « Ma place ? Je ne sais pas si je l'ai trouvée. Une place, oui. Cela n'a pas été évident, mais en revenant, je pense avoir obéi à la volonté explicite de Dieu. En cela, je suis heureux. »

BESMOND DE SENNEVILLE Loup

Source: Conférence des religieux et religieuses de France